

## L'humour noir sonde les limites de la tolérance

*Kaia Sisask*

Professeur de littérature française

à l'Université Pédagogique de Tallinn

*You are not a beautiful and unique snowflake*

Chuck Palahniuk

*L'article ci-dessous est une partie d'une recherche plus ample sur l'oeuvre de l'écrivain américain Chuck Palahniuk, dont les bestsellers, "Invisible Monsters", "Fight Club", "Survivor", Choke" et "Lullaby" sont des récits brillants et choquants dans leur humour noir et anticonformiste. (1) Comme il s'agit d'un écrivain de culte pour beaucoup de jeunes révoltés américains et pas seulement américains, il est intéressant de voir quelles sont les cibles de son humour féroce et belliqueux dans la société où il vit et dans les sociétés occidentales en général. Son oeuvre s'avère révélatrice de plusieurs aspects qui touchent aux modes de pensée, aux peurs et aux dogmes.*

Nous prétendons que l'on peut appeler un écrivain "écrivain de culte", s'il n'attire pas seulement des admirateurs, mais des imitateurs qui prennent ses paroles comme phares pour leur conduite ou leur philosophie personnelle. Il s'agit, en majorité, de jeunes gens qui cherchent leur propre manière de s'exprimer face à un monde souvent hostile et indifférent. Un écrivain de culte propose une réponse à des questions existentielles. Il suffit de penser à Albert Camus dont le *Mythe de Sisyphe* qui fut aussi le livre de chevet de la jeunesse Estonienne des années 60 et 70, sous l'occupation soviétique, dans un vrai désert d'idées philosophiques ou semi-philosophiques à l'exception du marxisme. Ce n'est pas par hasard si nous avons mentionné ici Camus, car l'existentialisme français a d'évidence un lien direct avec l'humour noir, aussi bien Européen qu'Américain. On ne parle pas d'humour noir avant la deuxième Guerre Mondiale, et c'est seulement avec l'absurde de Beckett et de Ionesco, rendu possible par l'existentialisme (malgré l'opinion courante que l'existentialisme est un mode de pensée absolument dénué d'humour) que cette nouvelle attitude face au monde s'est formée d'une façon générale. De même que dans notre époque post-moderne on peut constater avec Georges Bataille que l'humour seul répond toutes les fois qu'est posée la question dernière de l'existence humaine.

Dans sa recherche sur l'humour, Franck Evrard souligne le voisinage immédiat de l'humour et de la perception tragique de l'existence et de la mort<sup>1</sup>. Selon lui c'est *le triomphe du Surmoi qui se moque des contingences*. Gérard Legrand souligne l'aspect profanateur de l'humour: *L'humour n'a de sens qu'à cause de l'adjectif noir* qui est ici à

*prendre dans une acception quasi alchimique autant que gothique*<sup>2</sup>. Bref, l'humour noir tourne en dérision notre situation existentielle et nous aide à l'accepter. Ce qui peut aussi expliquer l'effet thérapeutique des oeuvres de Chuck Palahniuk.

Effet thérapeutique mais pourtant pas pour tous les lecteurs. C'est justement la réception tumultueuse et extrêmement contradictoire des oeuvres de Chuck Palahniuk, longtemps rejeté et tout à coup devenu célébrité internationale grâce au film tourné d'après *Fight Club* avec Brad Pitt dans le rôle principal, qui nous a fait nous intéresser à son phénomène. Presque sauveur pour les uns, il est destructeur et même dangereux pour les autres. Donnons maintenant parole à quelques commentaires sur le film:

*Pourquoi n'y a-t-il pas de défenseur des valeurs morales interdisant l'accès à la salle. Où est le Cardinal O'Connor quand on a besoin de lui?* (Entendu dans le public lors de la première (source: *The Hollywood Reporter*.)

*C'est une attaque inadmissible contre la décence et contre la société elle-même.* (Alexander Walker, *London Evening Standard*.)

*Fight Club est aux hommes intelligents ce que Romance X de Catherine Breillat est aux femmes intelligentes: une insulte.* (Gregory Weunkauf, *New Times L.A.*)

On pourrait ajouter de nombreuses accusations de violence, bien qu'il y ait un seul mort dans tout le livre/film alors qu'il y en a des dizaines ou des centaines dans un film moyen hollywoodien. Pourquoi alors de telles réactions à une oeuvre qui n'abonde ni en violence ni en sexe ni en aucun autre "péché capital"? Avant d'analyser ce phénomène de plus près *audietur et altera pars*:

*Est-ce que Fight Club est un bon film? Il est tellement bourré d'idées explosives et d'humour féroce que les gardiens de la moralité se mettent à crier: "Danger! C'est donc un bon film.* (Rolling Stone)

*Un film incroyablement en phase avec son époque*(David Rooney, *Variety*)

Quelle époque alors? D'une part l'époque postmoderne où (selon quelques philosophes et sociologues, Gilles Lipovetsky par exemple) les vieux tabous n'existent plus. Depuis les années 1980, quand la discussion sur le phénomène postmoderne a été initiée par Jean-François Lyotard et Jürgen Habermas, on en a proposé plusieurs caractéristiques dont nous ne rappelons ici que quelques-unes comme le doute que l'histoire universelle mène nécessairement au Bien; la crise des anciennes normes; le bouleversement des habitudes culturelles dû à la technoculture et aux mass-media, la mort des métarécits et des vérités absolues; l'apparition de nombreuses subcultures qui rendent la société plus complexe mais aussi plus vulnérable. D'autre part c'est l'époque où les vieilles sociétés occidentales se réjouissent du bien-être matériel, où les traditions et les modes de vie sont fermement établis. Une contradiction? Évidemment. Et c'est sur cette contradiction que Chuck Palahniuk fonde son oeuvre, attaquant les bien pensants de son époque avec la même fureur que Rimbaud attaquait les siens, défiant le "politiquement correct" sous chaque angle possible, avec son humour nihiliste mais assurément non cruel.

Mais ne simplifions pas ; la situation n'est ni aussi noire ni aussi blanche. La société

occidentale actuelle a vraiment vu la mort des tabous qui entouraient la sexualité, ainsi que l'anéantissement de beaucoup de valeurs y compris religieuses. Il y a peu de choses susceptibles de choquer aujourd'hui (nous ne parlons pas de violence ici) mais on ne peut pas prétendre que les tabous et les dogmes ont entièrement cessé d'exister. Chaque société a ses feux rouges, ce que l'étude présente veut révéler par les oeuvres de Palahniuk en se fondant sur la supposition que si un écrivain est capable de susciter tant d'irritation il faut en chercher la cause dans les tabous et les dogmes.

Décrivons maintenant brièvement les thèmes de cinq romans de Chuck Palahniuk. *Invisible Monsters* raconte l'histoire d'une *top model* qui se tire un coup de revolver en plein visage pour se débarrasser de sa beauté, de cette obligation d'être belle qui lui fournit l'admiration de gens sans qu'elle l'ait en fait méritée. Dans *Fight Club* un groupe d'hommes se rassemble chaque semaine pour augmenter son niveau d'adrénaline et pour défier la monotonie du boulot journalier (*shit job*) en se battant à coups de poings, ce qui se transforme finalement en un assaut collectif contre le pouvoir des objets matériels, la vie réglée et apparemment protégée des BCBG, contre l'illusion que notre vie dure éternellement. *Survivor* est le témoignage (enregistré sur la boîte noire d'un avion qui va tomber) de l'unique survivant d'une secte suicidaire et qui devient à son tour un prêcheur-vedette vénéré. *Choke* parle d'un propre-à-rien du type des films de Woody Allen, qui cherche l'attention des gens en simulant des attaques d'étouffement, permettant à ses "sauveurs" de se sentir des héros, ce qui leur donne envie de le soutenir aussi matériellement. *Lullaby* enfin joue sur l'idée que les vieux symboles religieux des cultures anciennes peuvent tuer si l'on ne sait pas les manier.

Dans ces sujets fantaisistes et bariolés se trouvent des motifs qui se répètent et qui semblent obséder leur inventeur. Le tout premier mot-clé autour duquel tournent tous les autres, c'est "**l'identité**". C'est cette notion d'identité qui semble contenir plus de dogmes, de peurs et de tabous qu'aucune autre. La nécessité de découvrir, de développer et de préserver son identité est une évidence que la société occidentale ne met pas en doute. Dans *Fight Club* Chuck Palahniuk pose la question "*Maybe self-improvement isn't the answer... Maybe self-destruction is the answer.*" La question formulée dans la plupart des religions (*si le grain ne meurt...*) revient, mais irritante dans la bouche d'un révolté qui se moque du succès, des valeurs matérielles, de modèles de beauté masculine et féminine, de toutes les attentes que la société présente à ses meilleurs membres. Pour être un bon membre de la société il faut suivre certaines règles:

*Every day: Wear sunblock.*

*Cover your gray.*

*Don't go insane.*

*Eat less fats and sugars.*

*Do more sit-ups...*

*Take calcium.*

*Moisturize. Every day.*

*Freeze time to stay in one place forever.*

*Do not get frigging old.” (Choke)*

Les héros de Chuck Palahniuk croient, au contraire, qu'on peut être *saved by chaos*, avoir *a near-life experience* pendant un accident de voiture (*Fight Club*), trouver de la force en touchant le fond (*hitting the bottom*) ou en se faisant profondément humilier comme cet homme surpris avec un singe sur un site pornographique de l'Internet (*Choke*), bref, que rien ne puisse plus effrayer ou intimider.

L'identité suppose une certaine image que l'homme se fait de lui-même, et pour la majorité des gens cette image est plus ou moins satisfaisante. Chuck Palahniuk la détruit sans pitié en décrivant par exemple un couple "idéal" faisant l'amour en se filmant, et qui découvre tout à coup sa véritable apparence, ce qui se traduit par une séparation rapide. De la même manière la mère du protagoniste de *Choke* détruit des identités, changeant les tubes dans les boîtes de teinte de cheveux dans un grand magasin: "*She thinks of herself as a blonde,” the Mommy said. What we have to do is mess with people's little identity paradigms.*" Ainsi l'humour de Chuck Palahniuk souligne la non-coïncidence du "moi" avec ces rôles et ces identités différentes.

Si une identité commence quand même à se dissiper, nos sociétés ont une bouée de sauvetage : **la psychologie** ou **la psychanalyse**. Selon Palahniuk le psychanalyste est considéré comme le thaumaturge de l'époque moderne. "*The caseworker cured me of a hundred syndromes, none of them real, and then declared me sane... She sent me out into the light, cured. You are healed. Go forth. Walk. A miracle of modern psychology.*" (*Survivor*) Le protagoniste de *Survivor* suppose qu'en réalité les hommes ne veulent pas résoudre leurs problèmes, car les problèmes les aident à oublier le vide de l'existence. "*People don't want their lives fixed. Nobody wants their problems solved. Their dramas. Their distractions... Their messes cleaned up. Because what would they have left? Just the big scary unknown.*" C'est ainsi qu'il invente des histoires pour accorder à son analyste le plaisir de le caser selon les syndromes étudiés dans les manuels de psychologie. Le protagoniste de *Choke* à son tour y trouve une sorte de masochisme -- chez un psychanalyste on peut, à tout moment, retrouver les pires incidents vécus: "... *you can go back and review the worst of your life any time you want.* (*Choke*)

Une personne "normale" devrait posséder **un esprit positif** et la volonté de se développer. Malgré les difficultés occasionnelles, elle devrait croire à un **happy end**. A un tel optimisme foncier Palahniuk oppose l'observation que ces notions appartiennent, au mieux, à la première moitié de nos vies. "... *it wasn't until then that it dawned on this little stooge that growing strong and rich and smart was only the first half of your life story.* (*Choke*). Le héros de ce film constate: "*Picture anybody growing up so stupid he didn't know that hope is just another phase you'll grow out of*" -- pour lui ce n'est pas seulement le Père Noël qui s'est révélé faux, mais aussi la physique de Newton et le modèle d'atome de Niels Bohr, c'est le monde plein de mensonges et de fausses promesses mais chacun vit comme s'il ne le remarquait pas.

Notre identité est confirmée par des **objets matériels** qui ne sont pas une valeur en soi, mais qui, selon Palahniuk, nous aident à nous définir. “*And I wasn't the only slave of my nesting instinct. The people I know who used to sit in the bathroom with pornography, now they sit in the bathroom with their IKEA furniture catalogue.*” (*Fight Club*) Il y a certains objets que chaque individu qui se respecte doit posséder, suffisamment différents pour se sentir exceptionnel, suffisamment similaires pour se sentir membre d'une collectivité. “*We all have the same Johaneeshov armchair in the Strinne green stripe pattern... We all have the same Rislampa/Har paper lampshade made from wire and environmentally friendly unbleached paper... The Vild hall clock made of galvanized steel, oh, I had to have that. The Klipsk shelving unit, oh, yeah... It took my whole life to buy this stuff.*” (*Fight Club*). Nos papiers peints et même nos cuvettes de cabinet peuvent être décorés de symboles des cultures anciennes dont nous ne connaissons pas la signification mais qui doivent souligner notre originalité (*Lullaby*). Après avoir fait éclater son appartement, le protagoniste de *Fight Club* prie: “*Deliver me from Swedish furniture. Deliver me from clever art. May I never be complete. May I never be perfect.*”

Ayant utilisé à maintes reprises l'idée de la perte d'identité comme une voie à l'éventuel salut, Chuck Palahniuk entreprend de ridiculiser la société qui abonde en habitudes, convictions et aspirations absurdes. Une d'elles est l'**illusion de la sécurité**. Les révoltés de *Fight Club*, par exemple, remplacent les cartes d'instructions pour l'atterrissage forcé des avions, avec leurs images rassurantes, par d'autres qui représentent d'une manière réaliste l'atmosphère qui règne dans un avion en train de tomber. “*I calm my face down and turn into one of those Hindu cow people going to slaughter on the airline emergency procedure card.*” (*Fight Club*). Une autre est la vénération de **la beauté physique**. Ce ne sont pas seulement les mannequins qui doivent être belles, mais les représentants de n'importe quel métier public. “*The same way every generation reinvents Christ, the agent's giving me the same makeover. The agent says nobody is going to worship anybody with my roll of flab around his middle. These days people aren't going to fill stadiums to get preached at by somebody who isn't beautiful,*” dit le protagoniste de *Survivor* de qui son agent fait un prêcheur exemplaire selon le goût des masses. La *top model* des *Invisible Monsters* résiste à une telle tentative en détruisant sa beauté d'un coup de revolver: “*I was tired of staying a lower life form just because of my looks. Trading them. Cheating. Never getting anything real accomplished, but getting the attention and recognition anyway, Trapped in a beauty ghetto is how I felt. Stereotyped. Robbed of my motivation.*”

Chuck Palahniuk attire la rage de certains lecteurs en abordant des thèmes sensibles comme la naissance, les maladies mortelles, la vieillesse. Au lieu d'une phrase courante comme “*I want to have your child*”, la petite amie du protagoniste de *Fight Club* lui dit “*I want to have your abortion*” ; la phrase fut éliminée du film à l'exigence des censeurs. (Remplacée, d'ailleurs, par “*I haven't been fucked like this since grade school*”, ce qui pose vraiment la question de ce qui est un tabou et de ce qui ne l'est pas.) Un phénomène très américain dans sa naïveté, appelé “*sharing*” (partage), n'échappe pas à l'humour noir de Palahniuk, s'agit-il soit des groupes des compulsifs sexuels dans *Choke*, soit des mortellement malades dans *Fight Club*. Il badine avec **les sentiments sacrés entourant la naissance et la mort**, n'étant pas méchant mais selon plusieurs, inacceptable. “*Then there was Bob. The first time I went to testicular cancer; Bob the big moosie, the big*

*Cheesebread moved in on top of me in Remaining Men Together and started crying. The big moosie freed (?) right across the room when it was hug time, his arms at his sides, his shoulders rounded. His big moosie chin on his chest, his eyes already shrink – wrapped in tears...”*

Est-ce que la révolte de Chuck Palahniuk offre des solutions? Au niveau d'idées, non. Bien que Palahniuk nous rappelle de la brièveté de la vie – *This is your life and it's ending one minute at a time (Fight Club)* – ses caractères ne savent pas quoi faire avec leur existence après avoir détruit quelques conditions limitantes. Dans *Fight Club* la destruction devient incontrôlable, dans *Invisible Monsters* l'ancien mannequin constate que, bien qu'il ouvre de nouveaux horizons d'être laide, ce n'est pas si intéressant que ça, dans *Choke* on essaie de créer une sorte de réalité alternative, mais en quoi consiste-t-elle? *“It's creepy, but here we are, the Pilgrims, the crackpots of our time, trying to establish our own alternate reality. To build a world out of rocks and chaos. What it's going to be, I don't know.*

Au niveau de la méthode, c'est l'humour de Chuck Palahniuk en soi qui offre des solutions, étant sans aucun doute profondément thérapeutique pour ceux qui le partagent. Cet humour, comme tout humour noir, est ouvert au sacrilège et c'est là où disparaissent les tabous, mais pas dans la société. Chez Palahniuk l'humour est au service de la révolte, mais il sert également à dépasser la fente existentialiste entre l'homme et l'univers. Ce n'est pas seulement un style de littérature mais une attitude, et c'est en proposant une attitude que Palahniuk devient auteur de culte. Il nous semble que les critiques de Palahniuk confondent deux choses: les idées et la méthode. Dans l'humour noir tout est permis, c'est le fait d'être incorrect qui en est l'essence. Peut-être ne faudrait-il pas prendre l'humour trop au sérieux? Mais qui sait ?...

Note : Les deux derniers romans *Fugitives and Refugees* et *Diary* qui viennent de paraître, ne sont pas traités ici.

## Notes

<sup>1</sup> *L'humour*, Paris: Hachette, 1996)

<sup>2</sup> *Breton*, Belfond, 1977